

LE char lourdement chargé quitte le chemin boueux aux ornières profondes pour s'engager sur l'empierrement grossier qui conduit en pente douce jusqu'à la cour de la ferme. Ambroise Reverchon tire légèrement sur la bride et Nestor creuse les reins. Sa croupe se gonfle, occupant à pleine largeur la limonière. Au bruit des grelots et des bandages ferrés dans la caillasse, la porte s'ouvre. La silhouette d'Emilienne se découpe sur la lueur du foyer situé au fond de la pièce, dans l'axe de l'entrée.

— C'est vous, père ?

— Ouvre la grange !

La lune à son premier quartier se trouve à deux mains au-dessus de la toiture dont les tavaillons réguliers luisent comme des écailles de poisson. L'ombre portée de la bâtisse trapue s'allonge jusqu'à mi-pente. Les deux battants du large portail sont à peine ouverts que le char atteint déjà le replat. La clarté de sa lanterne éclaire au passage le visage et les cheveux blonds d'Emilienne.

A peine essoufflé, Ambroise lance :

— Tu devais bien penser que c'était pas le pape. T'as pas reconnu les sonnailles ?

— D'habitude le chien vient longtemps avant. Où il est ?

L'homme siffle un coup bref. Un gros chien sombre qui était resté en retrait vient se coller contre sa jambe.

— Couché, Rognard ! T'approche pas, l'est pas commode. Faut qu'il te connaisse.

— Qu'est-ce que c'est ? Où est notre Finaud ?

— Mort. C'est celui-là qui l'a tué. Mais il avait cherché. Je te raconterai... Eclaire-moi.

Emilienne décroche la lanterne de la voiture pour en diriger le faisceau tremblotant vers les mains que son père porte aux harnais. D'une voix calme, elle annonce :

— La mère est morte.

Sans lâcher la sangle qu'il allait déboucler, Ambroise Reverchon tourne la tête. Il relève d'un geste sec de sa main gauche son large feutre et découvre un front bas, strié de rides profondes, où la sueur colle des mèches poivre et sel. La broussaille d'une barbe de même couleur dévore tout le bas du visage. Ses lèvres serrées disparaissent sous la moustache qui rejoint la barbe. La lanterne plante un clou de cuivre dans ses prunelles sombres.

— Quand ça ?

— Le six de janvier. C'était gelé à roc. La

bière est restée plus de trois mois là-haut. Ça fait à peine deux semaines qu'elle est en terre.

Le Grandvallier se découvre le temps de se signer et se remet à dételé. Le cheval, un gros comtois rouquin tout paisible, tend le col et pointe le nez vers la paille. L'homme le sort des limons et le laisse s'en aller seul vers l'écurie. Il s'approche gauchement de sa fille qui tient toujours la lanterne :

— Tout de même !

Ils s'étreignent. Emilienne renifle en grognant :

— Ça m'a paru long. La sentir comme ça sur ma tête, dans sa boîte en sapin.

— Je veux bien croire.

Ils s'écartent l'un de l'autre et, comme la jeune fille se dirige vers la petite porte donnant accès à la cuisine, son père dit :

— Donne-moi la lumière, je veux voir les bêtes.

— Je vais avec vous... Pouvez être tranquille, elles ont jamais pâti.

— J'y compte bien. Si à passé vingt ans tu laissais endurer mes bêtes...

Ils entrent dans l'écurie où Nestor s'est immobilisé au centre du passage. Ambroise le pousse vers son box. Rognard ne quitte pas l'homme d'un pouce. Emilienne abaisse la lanterne pour mieux le voir, noir et luisant avec des taches fauves aux pattes, à la gueule et une toute petite au-dessus de chaque œil.

— Quand je pense qu'il a tué notre Finaud !

— C'était une teigne, tu sais bien. Toujours à chercher. Ben, à force de chercher, il a fini par trouver. Ça devait arriver. Le maître de celui-là m'a dit : je peux pas te payer ton chien. J'ai dit : je veux pas de tes sous, je veux ton chien. Ça s'est fait comme ça, devant une chope de bière.

Ayant terminé de bouchonner son cheval, Ambroise emplit le ratelier puis examine les sept vaches, le taureau et une vieille jument grise qui frotte sa tête contre son épaule.

— C'est bon, fait-il.

Sa fille reprend le chemin de la cuisine. Il la suit. Au milieu de la grange, il demande :

— Comment elle est morte ?

— Sûrement qu'elle a pris froid un soir, en allant à la fruitière. Y avait eu un coup d'humidité sur la neige. J'ai tout essayé : le vin sucré, le pain blanc, la gentiane. Même la Marie au Gustave est venue la saigner.

Ils entrent dans la cuisine et Emilienne va recharger le foyer. Elle tire la crémaillère pivotante où elle suspend une marmite de fonte.

— La soupe sera vite chaude.

Le feu pétille un moment, puis une flamme se hausse pour lécher le cul du chaudron. La fille se retourne. Presque aussi grande que son père, elle a, comme lui, un long visage un peu maigre. Sa bouche est charnue sous un nez très mince et pointu. Ses yeux bleus reflètent un peu d'inquiétude. Ambroise, qui vient de tirer le

banc, l'enfourche et s'assied, le coude gauche sur la longue table, le visage tourné vers l'âtre.

Le chien est toujours contre sa jambe. Ses petits yeux bruns vont de son maître à cette inconnue, découvrant parfois un croissant tout blanc à l'angle ou en dessous. Sa gueule ouverte montre des crocs pointus et une langue qui vibre au rythme de son souffle.

— Il a une drôle de tête, dit Emilienne.

— C'est un rusé. Là-bas, dans le sud de l'Allemagne, où j'l'ai trouvé, ils leur font traîner des petites carrioles avec des berthes à lait. C'est des solides, tu peux croire. Notre rossard, il lui a cassé les reins comme à un lapin.

— On dirait quasiment que ça vous fait plaisir.

— Sur le coup, j'étais en aria. Puis celui-là, y s'est tout de suite attaché à moi. Ça fait plus de cinq mois que je le traîne. On s'entend bien. Je peux laisser un char, personne y touchera. Faudrait un tout malin pour le déjouer.

L'homme semble prendre un certain plaisir à parler de cette bête toujours collée à sa botte.

— Viens lui faire sentir ta main.

Emilienne s'approche et tend la main sans crainte. Le chien flaire longuement, lève le regard vers l'homme puis lèche les doigts avant de s'allonger sur les dalles luisantes.

— Quand tu lui auras donné sa soupe, y comprendra que t'es pas une mauvaise.

— La mère l'aurait sûrement aimé.

— Sûrement.

Emilienne soulève le couvercle de sa marmite où elle plonge une large louche.

— Ce sera pas long. C'était pas refroidi.

Elle va prendre dans un gros meuble de sapin dont la porte couine une assiette et une cuillère qu'elle pose devant son père. Apporte ensuite une planche où se trouve un gros morceau de fromage. Puis, s'étirant sur la pointe des pieds, elle lève les bras dans un mouvement qui tend son caraco noir sur ses seins. Elle prend une miche sur la claie.

— J'ai fait au four y a trois jours.

— Y en reste plus d'avant ?

— Pas une croûte.

— Manger le pain frais, c'est pas de profit. Ta mère te l'a pourtant appris.

La voix du père s'est à peine durcie. Il soupire. Un moment passe. Un ton plus bas, il ajoute :

— Plus de femme. Un autre chien. Ça va faire du changement dans la maison.

Emilienne qui vient de tirer la crémaillère découvre son chaudron d'où monte un nuage gris. Une odeur de lard fumé emplit la pièce. Le roulier passe sa jambe droite par-dessus le banc et pose ses deux coudes sur la table. Rognard se lève. Son museau carré se tend en direction du chaudron. La fille apporte l'assiette fumante qu'elle pose devant son père. Et c'est seulement lorsqu'il a plongé sa cuillère dans la soupe où le

chou apparaît sous les larges yeux de graisse qu'elle se décide à dire :

— Ça va faire encore plus de changement que vous croyez.

Il lève vers elle un œil interrogateur. Son large feutre est tout à fait en arrière de son crâne. La clarté du foyer éclaire le côté droit de son visage tandis que la lumière de la chandelle posée sur la table danse plus nette sur son front et son nez un peu fort.

— Quoi donc ?

Les grosses lèvres de la fille disparaissent presque totalement un instant, puis se gonflent pour s'ouvrir sur des mots qu'elle lance comme on laisse tomber une pierre dans un lavoir.

— Je suis grosse !

Ambroise repose sa cuillère dans son assiette. Ses poings se ferment sur la table. Il respire profondément. Sans colère apparente, plutôt sur le ton de l'accablement, il dit :

— Vingt dieux ! manquait plus que ça !

Emilienne ne bouge pas plus qu'un piquet. Un grand piquet bien raide planté à mi-chemin entre le bout de la longue table de sapin luisant et la haute cheminée où le feu continue sa chanson tranquille.

Ambroise a légèrement ployé le dos. Ses larges épaules osseuses tendent la blouse délavée. Elles se portent un peu vers l'avant comme pour abriter l'assiette de soupe. Lèvres serrées, il souffle sur la buée. Au passage, l'air fait vibrer

les plus longs poils de sa moustache. Son regard demeure un moment comme perdu sous le buffet, avant de remonter vers le visage buté de sa fille. Il ferme à demi l'œil gauche dont la paupière se met à battre.

— On peut savoir de qui ?

— Vous le connaissez pas.

— Il a tout même un nom ?

Elle a un geste qui veut dire que c'est évident.

— Alors ?

Sa voix est toujours parfaitement posée. Trop calme, peut-être. La fille hésite pourtant un instant avant de répondre :

— Léon.

— Rien que sur le Grandvaux, doit bien y en avoir trois douzaines, de Léon !

— Justement, celui-là, il est pas du plateau.

— D'où qu'il est, alors ?

— Dole.

— C'est toujours pas à Dole que tu t'es fait sauter ?

Le ton vient de monter légèrement. Comme sa fille ne bronche pas, Ambroise se met à manger. La bouche au ras de son assiette, il aspire le bouillon et mâche lentement le chou et les morceaux de rave. Quand il a vidé son assiette aux trois quarts, il ordonne :

— Remets-moi un pochon de chaud. J'ai faim, mais à cette saison, le chou ne vaut plus rien... Puis t'iras me chercher du vin.

Emilienne vient prendre l'assiette en disant



— Y a plus de vin depuis trois semaines.

Le père lance un rire bref qui racle comme un coup de pioche contre une dalle.

— Y en a quatre fûts sur la voiture. C'est pour Thouverez, de l'auberge. On va pas les mettre en perce. Mais y sera pas dit que je mourrai de soif à côté de tonneaux pleins. Va voir sous la bâche de réserve qu'est pliée à l'avant, et prends une bouteille.

Elle rallume la lanterne et sort.

Dès qu'elle a passé la porte, le chien qui n'a pas encore quitté la botte de son maître s'en va flairer du côté du foyer.

— Elle va t'en donner, t'inquiète pas !

Ambroise, qui s'est mis à couper en petits cubes dans sa soupe une large tranche de pain gris, en lance un morceau à son chien. Quand sa fille reparait avec le vin, d'une voix de commandement il dit :

— Donne-lui quelque chose. Et épais. Cet animal-là, y fait toute la route à pattes. Nos chiens d'ici, y pensent qu'à se coucher sur la civière et à se faire traîner. Lui, il y est seulement jamais monté. Faut qu'y se refasse du sang.

Il se remet lui-même à manger tout en surveillant sa fille qui coupe du pain dans une vieille bassine. Elle ajoute de la soupe et de l'eau froide puis donne au chien qui se précipite et se met à laper en grondant sourdement.

— Ecarte-toi, tu le gênes.